

art press

FÉVRIER 2020 BILINGUAL ENGLISH / FRENCH

SURVIVANCE DE L'ART NAÏF

ANRI SALA REMONTAGE/REMIXAGE

NOUVEL ACCROCHAGE AU **MOMA**

LOS ANGELES: MARCHÉ VS CONTRE-CULTURE

GIACOMETTI ET SADE

ACTUALITÉ DES ARTOTHÈQUES

PHILIPPE MURAY JEAN BAUDRILLARD

**PHILIPPE
COGNÉE**
INTERVIEW

474

CAN 13,99 \$CA - USA 13,99 \$US
DOM 9,20 € - PORT CONT 9,20 €
BEL, ESP, ITA 9,20 €
CH 15,00 FS - MAROC 85 MAD

M 08242 - 474 - F - 7,10 € - RD



EXPOSITIONS REVIEWS



PARIS

Études sur l'empathie

Fondation Ricard / 3 décembre 2019 - 25 janvier 2020

La Fondation d'entreprise Ricard s'est muée en open space le temps de l'exposition *Études sur l'empathie*. Dans la salle d'attente aménagée, graphiques placardés et cartes de visite à disposition arborent le logo Affective Evaluation. Il s'agit d'un groupe de recherche mené par l'artiste Eva Zornio, explorant la relation entre l'expérience esthétique et l'affect. Dans ce cadre (très) corporate, le visiteur est tenu de répondre à un questionnaire censé évaluer sa capacité à se mettre à la place d'autrui. Les énoncés se succèdent : « Mon intuition m'aide souvent à compren-

dre si quelqu'un est en colère », « Je trouve que l'amour est surfait » ou encore « Je préfère les animaux aux humains ». Le spectateur se retrouve sujet d'introspection, prédisposé à conscientiser l'expérience sensible à venir. Le formulaire d'entrée jalonne ainsi le parcours, faisant de l'exposition un sondage en ligne géant, une enquête marketing où l'art serait le produit test. À l'instar des dernières techniques managériales issues du monde anglo-saxon, basées sur l'idée qu'un salarié heureux serait plus performant, l'empathie prend ici la forme d'un instrument de mesure. Les ré-

sultats de l'évaluation sont collectés, les données seront étudiées et partageront sans doute d'un monde plus optimisé.

Parmi les œuvres de quatorze artistes, quasiment tous fraîchement diplômés de la Haute école d'art et de design de Genève, les modes d'expressions sont divers – installations, sculptures, peintures, vidéos –, mais la prédominance de l'écran comme support témoigne de sa place significative dans notre rapport à l'autre. Et ce n'est d'ailleurs pas un hasard si nombre de formes et de figures proviennent tout droit d'Internet. Celle du chat notamment, icône des médias sociaux par excellence, apparaît dans l'installation de Galaxia Wang. En résine, les figurines félines, confortablement lovées sur un tapis, contemplent une émission de télévision. Alors que cer-

taines images parviennent à faire le tour du monde en quelques heures – acquérant parfois le statut tant convoité de « mèmes » –, d'autres n'atteignent que quelques « vues » à peine, faute d'avoir réussi à susciter l'empathie du public. Dans un registre analogue, et toujours avec humour, Lauren Huret présente *les Larmes blanches* dont l'esthétique GIF rappelle le net art : une rétroprojection de Notre-Dame en flammes, sur laquelle coulent de grosses larmes contenant les visages des principaux mécènes de la décennie. Encore un événement viral, embrasé par l'hystérie générale, qui en dit long sur la tendance à s'indigner devant telle image plutôt qu'une autre.

Les œuvres de Marie Mottaz rendent compte, elles aussi, d'un rapport à soi et à l'autre qui passe par Internet. Ici, l'écran se distingue à peine, tant les couleurs pastel sont estompées. L'artiste travaille à partir de selfies pris avec son téléphone portable ; ceux qu'elle ne publiera pas sont dessinés sur papier grand format. Plus qu'elle ne révèle, l'image fabriquée dissimule. Dans cette pratique répandue de l'« auto-design », telle que l'a théorisée Boris Groys (1), réside un désir de reconnaissance, une volonté d'être aimé de la société. Cette mise en scène transformerait le sujet contemporain en objet – un objet dont l'érotisme serait activé par le regard des autres. En témoignent les influenceurs Instagram aux vies publicitaires. L'empathie sera ici laissée pour compte, puisque cet exercice social est devenu une véritable performance, une course à l'engagement comme aux rendements.

Avec l'apparition de termes tels qu'« empathie », « bienveillance » et « épanouissement personnel » dans le jargon managérial, on oublierait presque les valeurs dominantes inhérentes au système capitaliste actuel en matière de résultats et de compétition, dont l'impact sur les rapports humains se fait sentir. Lou Cohen en dresse le portrait cinglant avec *Si c'est pas toi ça sera une autre ou Si c'est pas toi ça sera un autre*, installation aussi comique que déconcertante. Au mur, ses peintures représentent des personnages grotesques en plein rendez-vous, certains dépourvus de visages. À l'avant, trois écrans d'ordinateurs sont disposés sur des bureaux ; des vidéos sont diffusées en alternance, mettant en scène des entretiens d'embauche surréalistes : « Chaque écran glorifie un moment d'humiliation », explique l'artiste. Le film *Velvet* de Vanessa Safavi se



Cette page, de haut en bas/this page, from top: Thomas Liu Le Lann. «Thomas». 2019. Douna Lim et Théo Pessio. «Doppelgänger 3». 2019.

distingue par sa beauté apaisante ; des plans fixes dévoilent une chorégraphie de gants blancs. C'est à l'intérieur d'une usine, au plus près des machines, que les mouvements synchronisés se déploient. Une beauté rendue amère par l'apparition d'autres mains, celles des ouvriers qui s'immiscent peu à peu dans le paysage. Qui leur tendra la main, à eux ? Anne Le Trotter pose la même question dans *les Ami-e-s à louer*: qui lui tendra la main lorsqu'elle se retrouvera seule ? À cela, Douna Lim et Théo Passo répondraient sans doute : un algorithme. C'est ce qu'ils mettent en scène dans *Doppelgänger 3*, dont le dialogue est issu d'une conversation échangée avec un chatbot.

En convoquant des champs de recherche aussi divers que l'intelligence artificielle, les neurosciences, le management ou l'histoire de l'art, l'exposition *Études sur l'empathie*, sous le commissariat de Charlotte Laubard, fait état d'une société en pleine mutation dont les transformations technologiques et sociales inquiètent. Portrait d'une décennie sombre où les jeunes apprennent à vivre seuls, mais ensemble. En guise de réconfort, l'on se tournera vers la sculpture molle et démesurée de Thomas Liu Le Lann, doudou géant aux formes suggestives. En guise de réconfort donc, c'est vers l'art que l'on regarde. Les œuvres d'art auraient-elles la faculté de faire évoluer les comportements humains ? Peuvent-elles devenir vectrices d'une plus grande ouverture d'esprit, d'écoute, voire de solidarité ? Peut-on apprendre l'empathie auprès d'œuvres d'art ?

Indira Béraud

(1) Boris Groys, *En public. Poétique de l'auto-design*, Puf, 2015.

The Fondation d'entreprise Ricard was transformed into an open space during the exhibition *Études sur l'Empathie* [Studies on Empathy]. In the space converted into a waiting room, placarded graphics and available business cards brandish the Affective Evaluation logo – a research group led by artist Eva Zornio, exploring the relationship between aesthetic experience and emotions. In this (very) corporate framework, visitors are required to answer a questionnaire intended to assess their ability to put themselves in the place of others. The statements follow one another: "My intuition often helps me to understand if someone is angry," "I find that love is overrated" or "I prefer animals to humans." The viewer finds himself a subject of introspection, predisposed to raise

awareness of the experience to come. The entry form marks out the path, making the exhibition a giant SurveyMonkey, a marketing survey where art is the test product. Like the latest managerial techniques from the Anglo-Saxon world, based on the idea that a happy employee is more efficient, empathy here takes the form of a measuring instrument. The results of the assessment are collected, the data will be studied, and no doubt be part of a more optimized world – whatever that means.

Among the works of fourteen artists, almost all freshly graduated from the Haute École d'Art et de Design de Genève, the modes of expression are diverse – installations, sculptures, paintings, videos – but the predominance of the screen as a medium testifies to its significant place in our relationships with others. And it is no coincidence that many shapes and figures come straight from the internet. That of the cat in particular, icon of social media *par excellence*, appears in Galaxia Wang's installation. In resin, feline figurines, comfortably curled up on a carpet, watch a television programme. While some images manage to go round the world in a

few hours – some having conferred on them the coveted status of "likes" – others barely reaching a few "views" – they apparently fail to cause enough empathy in the audience. In a similar register, and again with humour, Lauren Huret presents the *White Tears* whose GIF aesthetic recalls internet art: a rear projection of Notre-Dame in flames on which flow large tears containing the faces of the self-proclaimed donors of the decade. Another viral event, ignited by general hysteria, which speaks volumes about the tendency to be indignant at one image rather than another.

Marie Mottaz's works also cover one's relationship with oneself and others online. Here the screen barely stands out, the pastel colours are so toned down. The artist works from selfies taken with her mobile phone; those she won't post are drawn on large format paper. The image produced reveals less than it conceals. In this widespread practice of self-design, as theorized by Boris Groys, lies a desire for recognition, a desire to be loved by society. This staging transforms the contemporary subject into an object – an object whose eroticism is to be activated by the gaze of others.

Evidenced by Instagram influencers with advertising lives. Empathy is left by the wayside here, since this social exercise has become an actual performance, a race for commitment as well as a race for yields. With the appearance of terms such as empathy, benevolence and personal fulfillment in managerial jargon, one can hardly forget the dominant values inherent in the current capitalist system in terms of results and competition, the impact of which on human relationships is felt. Lou Cohen paints a scathing portrait of this with *If it's not you it'll be someone else or if it's not you it'll be someone else*, an installation as comical as it is disconcerting. On the wall her paintings represent grotesque characters, some devoid of faces, in the middle of a meeting. In front, three computer screens are placed on desks; videos are screened alternately, depicting surrealist job interviews: "Each screen glorifies a moment of humiliation," explains the artist. Vanessa Safavi's film *Velvet* stands out for its soothing beauty; still shots reveal a choreography of white gloves. Synchronized movements take place within a factory, as close as possible to the machines. A beauty made bitter with the appearance of other hands, those of the workers who gradually enter the scene. Who will reach out to them? This is also a question posed by Anne Le Trotter in *Friends for Rent*: who will reach out to her when she finds herself alone? To this, Douna Lim and Théo Passo would no doubt answer: an algorithm. This is what they stage in *Doppelgänger 3*, the dialogue of which comes from a conversation exchanged with a chatbot.

By bringing together fields of research as diverse as artificial intelligence, neuroscience, management and art history, the exhibition *Études sur l'Empathie* curated by Charlotte Laubard, highlights a society in full mutation, the technological and social transformations of which torment. Portrait of a dark decade where new generations learn to live alone, but together. For comfort, one can turn to the soft and disproportionate sculpture by Thomas Liu Le Lann, a giant soft toy with erotic forms. For comfort, then, it is towards art that we look. Might works of art have the power to change human behaviour? Can they become vectors of greater openness, listening, and even solidarity? Can we learn empathy from works of art?

Galaxia Wang. 2019. Vue de l'installation. Installation view

